

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 21

Artikel: Le feuilleton : mémoires du petit Louis : [suite]
Autor: Sabon, J.-L. / Sabon, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225280>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

métier-là a duré, je n'ai jamais vu le cantonnier dont je parle occupé à une autre fonction qu'à celle de cullotter consciencieusement sa pipe.

C'était à croire qu'il s'intéressait davantage à la prospérité du marchand de tabac qu'à celle de l'Etat.

Pendant dix ans, je ne le vis pas une seule fois essuyer, comme le font les autres cantonniers, son front baigné de sueur avec son mouchoir.

Pas une seule fois non plus, je ne le vis, histoire de passer le temps, s'amuser à faire de petites saignées par ci par là sur les accotements, pour permettre à l'eau de pluie de s'en aller où il lui plaît.

Et pour le voir penché sur un tas de cailloux, une masette à la main, les yeux bardés de solides lunettes métalliques, il eût fallu se lever matin.

Ce pauvre bougre a des chagrins intimes, me disais-je, ce n'est pas naturel qu'il passe ainsi des jours, des semaines, des mois sans en ficher une datté et qu'il se contente de regarder la route et les passants.

Trouve-t-il indignes de lui les outils que les cantonniers manient d'ordinaire autant par métier que par devoir ?

Redoute-t-il d'attraper de la courbature ?

Crain-t-il de se fatiguer ?

A-t-il peur de recevoir dans les yeux de dangereux éclats de silex ?

A qui peut-il songer en fumant aussi paisiblement sa pipe ?

Quels sont les problèmes dont il recherche la solution et qui bouillonnent dans son cerveau ?

Est-il en grève ?

Espère-t-il par ce moyen, obtenir une augmentation de salaire ?

Je me trompe, me dis-je, quand des travailleurs se mettent en grève, cela fait du bruit, ils tiennent des meetings, des députés les exhortent, la police intervient. Je n'ai jamais vu de député agitant les bras et lançant de grandes apostrophes à ce paisible cantonnier.

D'ailleurs, si les cantonniers étaient en grève, on n'en verrait plus nulle part, d'occupés à mettre des pierres et à creuser des fossés. Les routes ne seraient toutes que d'impraticables pistes, d'affreuses fondrières, des successions de « nids de poule ».

D'autre part, si ce brave homme avait des chagrins intimes, l'imperturbable sérénité qui se reflète dans son regard ferait place à la plus sombre angoisse. Son front serait sillonné de rides. Je le verrais de temps en temps grimacer, lancer d'amères invectives à de vagues inconnus en agitant dans l'air des mains crispées. Or, il paraît tout à fait content de son sort.

J'étais las de me poser des questions à son propos.

Depuis dix ans, matin et soir, je saluais en passant ce modeste travailleur et je taillais avec lui une bavette. Nous causions ordinairement du temps qu'il faisait et nous échangions à ce propos des aperçus ingénieux.

À la fin, je ne résistai plus au désir que j'avais de connaître le secret de sa mystérieuse et énigmatique attitude et je l'interrogeai carrément :

— Serait-il indiscret de vous demander ce que vous attendez depuis toujours, assis sur le talus, au bord de votre route ?

Il me dévisagea, se demandant visiblement si je ne me moquais pas de lui ou si je n'avais pas perdu tout à coup toute espèce de jugement et il me répondit :

— Je travaille ferme durant le temps où vous travaillez vous-même, mais à l'heure où vous passez et causons ensemble, je fais comme vous, j'attends ma retraite !

Pronunciation. — Deux Auvergnats viennent de débarquer à Genève. Ils se promènent dans nos rues; lorsque leur attention est attirée par le C.H. que portent nos automobiles.

— Qu'est-ce que ça peut vouloir dire, fait l'un ? — Chombre imbécile, répond l'autre : Chuisse, naturellement !



MEMOIRES DU PETIT LOUIS.

La descente en Angleterre était imminente ; tous les jours une cinquantaine d'hommes par compagnie allaient sur des péniches apprendre à ramer en pleine mer ; sur vingt de ces péniches, il s'en perdait bien la moitié, corps et bien. Je fus une fois seulement compris dans les cinquante hommes de ma compagnie ; nous revînmes quinze péniches au bout de trois jours et trois nuits, abîmés, moulus, mouillés, des cassins aux deux mains, ayant faim et soif. Comme il y avait du danger, j'aurais pu réclamer l'exception, mais je n'en fis rien ; seulement je réussis à ne pas y retourner une seconde fois. La manœuvre était une corvée affreuse ; il fallut que les hommes les plus forts se missent au bout de la rame, et les autres suivant leur vigueur du côté de l'eau ; après trois leçons de ce genre, nos malheureux conscrits s'en allaient par dizaines à l'hôpital, et souvent n'en revenaient pas. C'est pour lors que j'aurais bien voulu avoir mon congé.

Je fus distrait de cette idée par la grande et mémorable revue du 15 août, fête de Napoléon, qui eut lieu au camp de Boulogne. Chaque régiment du camp d'Etaples fut reçu par un autre régiment du camp principal à son arrivée. La fête dura trois jours entiers. Le 69e fut reçu par son hôte, le 28e de ligne ; le rassemblement se montait à plus de 100.000 hommes ; la distribution des croix d'honneur dura toute une journée ; c'est l'Empereur qui les distribuait à chaque homme ; il puais les croix dans le casque de Duguesclin. Le 69e, qui avait été en Italie et en Egypte, en reçut beaucoup en échange de ses armes d'honneur ; la 1re compagnie de grenadiers en eut pour sa part 32, la moitié aux officiers qui étaient des braves, des vieux grognards ; l'Empereur les fit presque tous passer dans sa garde. J'étais vraiment bien heureux d'être dans un régiment renfermant tant de vaillants soldats.

Ayant la tête montée par quelques officiers qui me dirent : « Il faut t'en aller, tu es trop jeune, presque un enfant, tu vas t'encroûter ici, le colonel ne peut pas te garder, » je m'en allai un jour, sur leur conseil, auprès du colonel Brun, le menacer, s'il me renvoyait, d'aller me plaindre au général de division Roguet ; mais je reçus de lui, pour cette folle équipée, des coups, des soufflets et je fus envoyé, comme punition, à la garde du camp ; je serais probablement resté là un mois au lieu de quinze jours, si mon sergent-major Pichon ne m'avait réclamé. Mon colonel était un homme sans éducation, brutal, qui ne supportait pas d'observations, et ne comprenait que l'obéissance passive et stricte. Il ne savait que signer son nom, et ne possédait aucune instruction. Son secrétaire, un nommé Engelot, un jour qu'il le traitait durement, lui en fit la remarque, et voyant que le colonel irrité par sa remarque prenait sa canne pour l'en frapper, Engelot le saisit à bras-le-corps en lui disant : « Quittez votre canne, colonel, car sans cela je vous f... par terre et je vous donne une trempée que le diable en prendra les armes. » Le colonel quitta à l'instant sa canne, offrit un verre de rhum à Engelot et lui dit : « Voilà comme j'aime les hommes, tu es un bon bougre. » Depuis ce moment ils ont toujours été compère et compagnon, et Engelot est resté son secrétaire et son ami intime. Le régiment les estimait tous deux. Le colonel, soldat intrépide, déterminé, avait assisté à plus de vingt combats et batailles, sans avoir jamais été blessé.

1805.

Enfin le camp d'Etaples fut levé, la descente ne se faisant pas, après vingt-trois mois passés à

coucher sur la paille, ce dont, par parenthèse, nous avions assez. Grâce à Dieu, l'ordre de partir vint comme un coup de foudre, sans éclair ; rien ne nous faisait présumer notre future destination ; nous étions alors en septembre 1805, le 60e de la division Loison reçut l'ordre de passer le Rhin, à Lauterbourg, sur un pont de bateaux improvisé pour ce passage. J'étais d'une joie folle, on allait se battre, je verrai le plus grand des Capitaines à l'œuvre, j'assisterai à des batailles, à des sièges. J'avais la tête exaltée par la lecture des campagnes d'Italie, et plus encore par les récits de nos vieux grognards du 69e.

Les Français sont des soldats intelligents, bravés par dessus tout, et presque jamais ils ne doutent du succès, aussi doit-on comprendre et supporter la blague de leur part, car ils savent se battre ; dans ce genre n'est pas imitateur qui veut ; les soldats français ont une discipline à eux, un laisser-aller qui s'éloigne entièrement de la manière d'être du soldat russe ou prussien, qui agit comme un véritable automate ; cette discipline, qui s'établit en six semaines chez les troupiers français, ne s'apprend guère chez les autres qu'en dix ans ; cette différence provient surtout de ce que, chez les premiers, le point d'honneur et l'amour-propre sont des mobiles permanents, qui entretiennent le caractère heureux et l'humeur toujours gaie, apanage de la nation française. L'on trouve des blagueurs, des singes, chez tous les peuples, mais au feu, dans la plus grande misère, sans pain ni eau, sans chemises ni souliers, et même sans cartouches, le Français se bat, et dans cette mosaïque, cette anamose de tribulation, il trouve toujours le mot pour rire et des traits d'esprit par dessus cela. Il serait, je crois, impossible de rencontrer ergotter plus incorrigible à lui opposer. Le vieux Frédéric disait avec raison : « Se je commandais à des Français, il ne se tirerai pas un coup de canon sur le globe sans ma permission. »

Le lieu où je jugeai pour la première fois de la vigueur qu'apportent les Français au combat, ce fut à Elchingen, le 12 octobre 1805 ; il s'agissait d'enlever une formidable position défendue par 40 pièces de canons et 20.000 Autrichiens ; les canons vomissaient incessamment la mitraille. Le colonel Colbert, le dernier de ce grand nom, qui commandait l'avant-garde à la tête du 26e de chasseurs à cheval, en passant au grand trot près du 60e qui grimpait au pas de course à l'attaque, dit à son ami Brun : « Y es-tu, colonel ? » « Pourquoi pas, » répondit-il, puis il pique des deux son superbe alezan, charge avec Colbert, et taille en pièces les hulans d'Esterhazy ; les pièces de canons furent prises incontinent, et ce fut de la part de l'ennemi une déroute complète. Rien ne peut résister à cette furie guerrière dont les Français ont seuls le monopole.

J'ai vu l'Empereur mouillé, crotté comme un barbet ; sa redingote grise, autant par la boue que de sa couleur naturelle ; son chapeau trempé comme une éponge qui lui tombait sur le collet de son uniforme ; ce chapeau n'avait plus de forme. Oh ! que c'était admirable une Majesté telle que la sienne, qui n'était pas plus épargnée que le dernier de ses tambours. Quelle sublime poésie ! le premier génie du siècle, l'homme prodigieux en qui les gens de cour, les oisifs, les hommes d'argent, les oligarques de village, les ouvriers d'ateliers ne veulent voir qu'un despote odieux, un conquérant insatiable, tandis que l'artisan, l'artiste, le laboureur et le soldat, dont l'instinct est plus sûr que le nationalisme de ces vains et puissants critiques, ont vu et voient encore l'homme-peuple, le protégé, l'instrument de Dieu ; le produit le plus glorieux de l'émancipation politique, du mérite et du génie ; la personification de l'esprit d'égalité qui, encore de nos jours (1858), travaille la société européenne toute entière.

(A suivre).

J.-L. Sabon.

Pour la rédaction
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron